L'Ambassadrice

Souvenirs et Causeries d'un Diplomate

M. le comte de Mun, ambassadeur de France, va publier ces jours-ci à Paris sous ce titre : "Souvenirs et Causeries d'un diplomate," un livre de l'intérêt le plus vif. Le titre du livre et le nom de l'auteur indiquent assez l'attrait particulier et profond de l'ouvrage. Voici de ces bonnes feuilles ce curieux fragment sur l'Ambassadrice :

Napoléon Ier disait à la duchesse d'Abrantès : " Une femme est une " pièce " plus importante qu'on ne croit dans une ambassade." Et, après lui avoir donné des directions détaillées sur la marche qu'elle avait à suivre en Portugal où il envoyait Junot, il ajoutait, sous cette forme familière dont il enveloppait souvent ses pensées les plus sérieuses : " Quelquefois deux Puissances seront au moment de se détruire parce que deux péronnelles se seront chamaillées. Ne croyez pas que je plaisante." Il exprimait en effet, une opinion éminemment sage, c'est qu'une ambassadrice apporte à son mari une force ou une faiblesse, et que les affaires prennent parfois telle ou telle tournure selon sa bonne conduite ou sa maladresse.....

Il n'y a guère plus de trois siècles qu'il existe des ambassadrices de par le monde. Dans l'antiquité, le Moyen âge et le commencement des temps modernes, les agents diplomatiques ne " résidaient " pas; chargés de telle ou telle affaire spéciale, munis de lettres de créance restreintes à l'objet en vue, ils revenaient dès que les négociations étaient closes. Ils n'emmenaient donc point leurs femmes pour un aussi rapide séjour. Lorsqu'il est arrivé que des princesses ou de très grandes dames aient été accidentellement invitées à suivre des pourparlers au dehors, c'était d'une façon tout officieuse, familière, confidentielle: si considérables qu'en fussent les motifs, leur intervention n'avait à aucun degré l'aspect d'une mission diplomatique de gouvernement. Il n'y a jamais eu qu'une exception à cette règle, et encore au dix-septième siècle: ce fut lorsque la maréchale de Guébriant reçut personnellement, en 1643, des lettres de créance pour conduire à Varsovie Marie de Gonzague, reine de Pologne. Soit que cet incident insolite ait amené des prétentions et des intrigues qui aient dégoûté les princes de suivre cet exemple, soit qu'ils aient cru que le soin de leurs intérêts était décidément mieux placé entre les mains des hommes, ce fait est demeuré unique dans l'histoire. En réalité, aucune femme n'a jamais été investie du titre d'ambassadrice que par suite de la dignité de son mari.

Je lis dans un livre publié en 1754 par un érudit allemand nommé Moser, et qui traite des droits et du rôle de l'ambassadrice, que ce fut le pape Sixte-Quint qui appela de ce nom, pour la première fois, l'épouse d'un ambassadeur d'Espagne, le comte d'Olivarès, père du célèbre comte-duc. Il accorda même, en cette occasion, des honneurs extraordinaires à la comtesse, ce qui déplut singulièrement aux princesses romaines. Des discussions à cet égard se sont fréquemment renouvelées. L'introduction d'un titre nouveau, accompagné de préséances, de distinctions et de faveurs exceptionnelles, devait, en effet, à une époque où les questions d'étiquette passionnaient si fort les gens de Cour, ajouter un nouvel élément aux diverses causes de discorde suscitées par la vanité des agents et par les animosités politiques. Dans quelle mesure le caractère diplomatique s'étendait-il à la femme de l'ambassadeur ? Pouvait-on attribuer à celle ci le rôle représentatif ? Comment et à quel degré devait-elle être classée dans la hiérarchie aristocratique ? Quels étaient exactement ses privilèges? En l'absence de règles précises adoptées d'un commun accord, ces divers points restaient assez obscurs, et les prétentions individuelles, soutenues par des interprétations divergentes, provoquaient beaucoup d'embarras et souvent des querelles.

Ce fut seulement vers le milieu du dix-huitième siècle qu'un principe énoncé sous une forme assez emphatique par un diplomate français, Abel Servien qui, avec le comte d'Avaux, négocia les traités de Westphalie, fut à peu près admis par la plupart des Cours. Servien déclara à l'ambassadeur d'Allemagne que les mêmes honneurs étaient dus à sa femme qu'à lui même, parce que, dit il, " la femme resplendit de la dignité de son mari ". C'était une théorie fort sage et destinée à couper court aux susceptibilités et rivalités particulières: il n'y a rien en effet, de plus pacifique et de plus commode qu'une étiquette une fois fixée, les amours propres n'ayant plus rien à y voir. Aussi cette formule a-t-elle fini par prévaloir; elle est devenue une manière de dogme de protocole. La femme doit donc toujours être placée au même rang que son mari. Il y a même une circonstance qui se présente assez souvent où elle occupe une place supérieure: c'est lorsque l'ambassadeur, suivant la date de la remise de ses lettres de créance, n'est classé qu'après un ou plusieurs de ses collègues: quand ceux-ci sont veufs ou célibataires, l'ambassadrice est, de droit, la doyenne du corps diplomatique, et se trouve, en cette qualité, dans les festins et réceptions, en première ligne, tandis que son mari n'y saurait prétendre. L'axiome de Servien n'en garde pas moins toute sa force, puisque, après tout, ce n'est que grâce au titre de son mari que l'ambassadrice se trouve, par hasard, au-dessus de lui.

On doit donc constater, pour en revenir aux faits historiques, que le titre et la situation d'ambassadrice n'ont été véritablement reconnus que depuis les traités de Westphalie ; non pas qu'il en soit fait mention dans ces actes, mais dès lors ils n'ont plus guère été contestés, excepté cependant à la Cour impériale d'Allemagne qui continua, quelque temps encore, à soulever des objections et des réserves. Quant aux autres puissances européennes, elles ont généralement admis l'égalité des honneurs et des droits, mais, bien entendu, exclusivement dans les salons, car il serait fort ridicule qu'une ambassadrice fût saluée par l'artillerie, entourée d'un appareil militaire, ou conduite à sa première audience avec le cérémonial adopté pour son époux lorsqu'il remet ses lettres de créance ou de rappel. Ces témoignages officiels sont et doivent être uniquement attribués à l'agent qui exerce une fonction publique, et qui, possédant son titre par lui-même, représente seul et incarne en sa personne à la fois le souverain, le gouvernement et le pays. Les prérogatives et manifestations purement politiques ne sont donc que pour lui ; sa femme est son égale dans le monde, dans l'ordre d'idées qui leur est commun, dans les fêtes, dans les relations sociales, mais non pas dans le cérémonial particulier à l'exercice de sa charge et qui s'adresse fictivement à l'Etat ou au prince dont il est l'image.

Elle arrive dans sa résidence " incognito: " elle va à l'audience de la souveraine dans son propre carrosse; elle y est reçue,—en grande toilette de bal, il est vrai, —mais uniquement par les chambellans et dames de la maison royale. Jadis, le corps diplomatique, en plusieurs rencontres, a poussé la déférence jusqu'à aller au-devant d'elle pour la recevoir et la complimenter; mais ce n'a jamais été une règle, et ce genre de courtoisie est tombé en désuétude aussi bien que les entrées solennelles. Notre siècle n'en offre aucun exemple, et les diplomates jugent depuis longtemps, avec raison, suffisamment correct de remettre leurs cartes à l'ambassadrice dès son arrivée et de se présenter chez elle dès qu'elle reçoit; quant à leurs femmes, contrairement à l'ancien usage qui leur prescrivait d'envoyer complimenter la nouvelle venue et de l'aller voir les premières, elles l'attendent aujourd'hui et se bornent à lui rendre sa visite dans le plus bref délai.

On voit par ces détails—et l'on en pourrait citer beaucoup d'autres—que le cérémonial, qui est affaire de mode, varie parfois suivant les temps. Il n'était même pas toujours uniforme dans l'ancien régime et dans les diverses Cours. En dehors de certaines lois générales, il y avait des coutumes spéciales et de fantaisie. Par exemple, à Versailles, les ambassadrices, à leur première audience, baisaient le bas de la robe de la reine avant de lui faire leur compliment; mais, en revanche, on leur donnait le tabouret réservé aux duchesses. En Espagne, elles se bornaient à simuler une génuflexion aussitôt arrêtée par la souveraine qui les embrassait, mais ne leur faisait présenter qu'une chaise à sa droite. En Angleterre, elle restaient debout. A Rome, elles s'asseyaient devant le Pape sur des coussins placés les uns sur les autres. En France, le Roi entrait pendant l'audience et embrassait l'ambassadrice; il en était de même en Piémont, et, par grâce particulière, quelquefois en Espagne. Dans la plupart des Cours, le carrosse de gala était de rigueur; mais, à Madrid, l'ambassadrice venait en chaise, et était ainsi portée à travers les appartements du palais jusqu'à l'entrée de la salle où l'attendait la souveraine.

Une des plus sérieuses difficultés était de mettre d'accord les usages de telle nation avec ceux de telle autre. Chacun tenait aux siens et mettait son amour-propre à les suivre quand même. Les maîtres des cérémonies étaient aux champs, et l'on s'en tirait, en général, par une transaction. Mais, en certaines circonstances, les coutumes nationales de l'étranger ont dû être complètement respectées.

Rappelons, à ce propos, cet ambassadeur de Perse, au dix-septième siècle, qui maintint envers et contre tous, selon les lois de l'Orient, l'" incognito " de sa femme, et sut le faire avec esprit. Son historiette est assez plaisante : on en ferait, ce semble, un gentil opéra-comique. Ce personnage, envoyé par le Sophi en Allemagne, avec le caractère et les titres les plus solennels, avait laissé son harem dans son pays, mais il était advenu que, lassé de sa solitude au cours d'un voyage fort long, il avait acheté en route, dans un village de Tartarie, la fille d'un chef de tribu et l'avait élevée au rang d'épouse, par égard pour la haute dignité du père et sans se douter qu'en Europe on allait la croire ambassadrice. Arrivé à son poste, il la cachait à tous les yeux, suivant les mœurs orientales, et mettait autant de soin à écarter d'elle tous les honneurs que les autres ambassadeurs en apportaient à assurer à leurs femmes les moindres privilèges. Cette réserve si extraordinaire éveilla au plus haut degré la curiosité de la Cour où il était accrédité; l'étiquette ne supporta qu'avec impatience ce dédain inaccoutumé de ses faveurs; on voulut donc, après des efforts inutiles, faire une dernière tentative pour honorer, conformément aux bonnes règles, une personne que son époux prétendait y soustraire. Les princesses royales surtout témoignaient un ardent désir de la connaître. De sorte qu'un jour, vers la fin d'un festin, où le Persan était en belle humeur, elles crurent l'occasion favorable et le supplièrent de faire venir en leur compagnie, pour qu'elles pussent la traiter selon son titre, cette ambassadrice mystérieuse. L'envoyé du Sophi s'y refusa d'abord avec beaucoup de politesse et de grâce, alléguant les coutumes de sa nation ; mais ses arguments ne persuadèrent pas les princesses, qui redoublèrent d'instances. Alors, et ne pouvant pousser la discussion plus avant, l'ambassadeur prit une mine souriante et répondit que, pour ne pas déplaire à des dames aussi illustres, il accèderait à leur désir et qu'il allait leur présenter son épouse, mais qu'il avait le devoir de les prévenir que, d'après les lois de son pays, il serait obligé, dès le lendemain matin, de " lui faire mettre la tête devant les pieds ". Cela fut dit et proposé de l'air le plus sincère et le plus courtois du monde, mais on pense bien que les jeunes Altesses laissèrent la belle Tartare dans sa retraite et que, pour cette fois, les coutumes européennes durent le céder à la redoutable étiquette de l'Orient.

LA GUZLA

A Casablanca, les nuits sont brûlantes l'été. Dans ma chambre je ne pouvais dormir. Pour avoir un peu de repos, je couchais sur la terrasse de ma maison, abritée des insectes par une tente de grosse toile.

Un soir, mon sommeil fut troublé par un trait étrange : une sorte de chant monotone et plaintif montait dans la nuit silencieuse et constellée.

Loin de ma patrie, loin des miens et de mes amis les plus chers, j'avais l'âme triste et rêveuse.

Une curiosité me prit de voir le chanteur qui venait ainsi interrompre mon repos. Je me levai. Appuyé à la balustrade de pierre blanche, je me penchai. Un Marocain était là, tout jeune sans doute, car ses formes s'accusaient graciles sous l'ample burnous qui l'enveloppait, et je distinguais de loin son visage délicat se profilant, pur, dans la clarté lunaire. La voix, d'ailleurs, avait, quoique grave, des notes enfantines, telles les voix des garçonnets des maîtrises d'Europe.

Je frappai dans mes mains pour attirer son attention et lui jeter du haut de ma terrasse quelque pièce de monnaie: mais contrairement à ceux de sa race, il ne répondit pas à mon appel. Brusquement, il cessa de chanter et s'enfuit.

Le lendemain, même mélopée triste, même accompagnement bourdonnant et sourd. Cette fois je descendis avec précaution et, traversant vivement la route bordée d'aloès qui me séparait du chanteur, je le surpris.

—Qui va là ?

—Ami.

—Que fais-tu, à cette heure, en cet endroit ?

—Tu le vois, Sidi, je chante.

—Pourquoi chantes-tu la nuit, quand tout sommeille? Tu troubles le repos des fils d'Allah.... et aussi celui des chrétiens.

—Ta maison est isolée, Sidi. Je chante à la lune l'histoire de ma vie. Je conte mes douleurs aux étoiles tremblantes. Et la lune me console, et les étoiles me sourient.

—Pourquoi ne passes-tu pas la nuit au milieu de tes frères?

—Je n'en ai point

—Dans ta maison?

—Je n'en ai plus.

—N'es tu pas d'ici?

—Non. Regarde-moi.

J'approchai mon visage du sien, et je distinguai deux yeux veloutés d'un noir superbe, un front clair pareil à celui des houris.

—Tu n'es pas Arabe?

—Non, Turc, puisqu'il faut te dire la vérité. J'avais un maître cruel, je l'ai fui. Me voici libre enfin. Je vais de ville en ville ayant pour tout bien ma guzla. Je chante les airs de mon pays....

Un coup de feu retentit. Une balle siffla à nos oreilles....

Je m'élançai dans la direction d'où était partie la détonation, mais je ne découvris rien.

—Ne cherche pas, Sidi. C'est un Marocain qui a tiré sur moi parce qu'il pense que je suis un espion.

—Est-ce possible ?

—Ils le croient tous.

—Alors tu es en danger de mort ?

—Oui, Sidi ; mais Allah me protège.

—Veux-tu venir chez moi ?

—Pourquoi ?

—Pour te mettre à l'abri des atteintes de tes ennemis.

—Non.

—Pour me servir ?

—Volontiers.... mais tu permettras que je chante ?

—Le jour.

—Et la nuit aussi, parfois..... pour les étoiles.

—Si tu veux.

—Soit. J'accepte. Que faut-il faire ?

—Dormir, d'abord. Pour ton travail, nous le règlerons demain. Viens.

Docilement, le joueur de guzla me suivit.

Je lui montrais une peau d'ours, tout près de celle où j'allais m'étendre.

—Couche-toi, dis-je.

—Là?

—Oui, là.

—Jamais, Sidi, jamais. Ta case sera pour moi le temple sacré du maître. Ton pays, si tu le veux, sera mon pays; mais n'exige pas que je dorme avec toi côte à côte. Je te désobéirais.....

—Préfères-tu coucher dehors ?

—J'ai l'habitude de fermer les yeux dans la nuit parfumée. Je regarde briller les astres radieux. Les frissons du désert et les murmures des eaux me bercent. J'évoque des images riantes. Je suis heureux. Tu m'as recueilli. Je suis ton bien. Dors, je veillerai sur toi.

—Comment t'appelles-tu?

—Je.... je n'ai pas de nom. Je suis un paria. Donne-moi un nom qui te soit cher.

—France.

—Le nom de ta patrie? Crois-tu que j'en suis digne?

—Oui, enfant, car tu es beau, noble et fier.

—Qu'Allah te bénisse et te récompense!

Jamais serviteur ne fut plus docile et gardien plus vigilant. A toutes nos escarmouches il prit une part active. Il maniait merveilleusement nos armes. Quand le combat finissait dans le rayonnement de feu du soleil couchant, France épongeait mon visage, lavait ma tête, brossait mes vêtements.

—Tu n'es pas blessé Sidi?

—Non, non.

—Viens, mange.

Il m'offrait alors quelques morceaux de kesra, quelques bananes, des dattes savoureuses, des figues de Barbarie mûres à point.

Grâce aux soins et au dévouement de ce parfait serviteur, je me sentais plus vaillant et moins triste.

Toute ma compagnie aimait cet adolescent serviable et doux qui portait le nom de la patrie absente. Mes soldats lui avaient appris à lire et à écrire un peu notre langue. Il était prodigieux d'intelligence, de mémoire, d'application. Le lieutenant Joubert lui faisait fumer des cigarettes. Il avait des mains d'enfant et des pieds minuscules.

Toujours levé avant nous, il faisait rapidement—et toujours à l'écart—ses ablutions et ses prières, puis il se joignait à nous.

Dans les combats, il se faufilait partout pour secourir les blessés.

—Encore un pour Allah, disait-il en fermant les yeux des morts!.....

—Viendras-tu dans notre pays quand nous partirons, France? lui demandaient nos soldats, bien souvent.

—Je suivrai le maître tant qu'il lui plaira d'avoir son esclave.

—Tu n'es pas mon esclave. Tu es mon ami.

—Ta religion le dit, peut-être .... mais pas la mienne. Ton visage est blanc, ta moustache est blonde comme la chevelure du maïs mûr; tes yeux ont la couleur du ciel et la profondeur de l'onde. Ta bouche dit des mots très doux qui bercent comme un chant délicieux. Je suis le brin d'herbe que tu peux fouler aux pieds, la fleur que tu peux cueillir, le fruit que tu peux prendre. Je te dois ma vie. Je te la donnerai.

—Tu ne me dois rien. Tes services sont de ceux que rien ne peut payer, sinon un attachement véritable.

—Tu blasphèmes, Sidi. Crains la colère d'Allah ! Je ne suis pas ton frère. Frappe-moi, mais ne me parle pas d'amitié. Le soleil vient tous les jours brûler les fruits et les feuilles ; il traîne sa frange d'or sur l'eau du fleuve Guir ; il crible de cristaux étincelants le sable du désert ; penses-tu que le sable, l'onde et la fleur se croient ses amis ?

Alors la voix de l'adolescent montait, chaude et vibrante. Et ses chants langoureux ou passionnés nous impressionnaient tous.

Un soir d'hiver, nous étions campés près d'une haie de tamariniers, qui nous protégeait du vent froid. Nous avions fait du feu. Joyeusement groupés autour de la flamme, nous devisions gaîment.

Chacun de nous contait une histoire d'amour, un souvenir de bataille.

Rêveur et le visage rosé par la flamme, France écoutait, ravi !

A neuf heures, chacun de nous s'organisa pour la nuit.

—Adieu Sidi, qu'Allah te protège ! me dit d'une voix émue mon fidèle serviteur.

—Bonsoir, France !

Je regagnai ma tente, je m'étendis entre deux couvertures de laine et je m'endormis.

Le lendemain, les Marocains avaient fui. Ordre fut donné de regagner Casablanca.

France avait disparu. Je l'appelai, je le cherchai.... ce fut en vain.

Alors, je me souvins de la soirée de la veille, et j'allai vers le bivouac. Personne.

Mais dans les cendres froides, au beau milieu du feu éteint, je vis la guzla de France. Je saisis l'instrument, cet instrument bizarre dont l'adolescent ne se séparait jamais. Un papier soigneusement plié y était fixé....

C'était un billet du disparu.

Ah ! pourquoi mes soldats lui avaient-ils appris à écrire!

Je lus:

" Pardonne-moi, Sidi, je suis une femme et je t'aimais. Je ne pouvais ni ne voulais être tienne .... Alors je m'en vais. Ne cherche pas France; elle est morte. Je n'avais rien au monde, rien que ma guzla. Je te la donne. Lorsque tu reviendras dans ta patrie lointaine, emporte ce souvenir de mon amour profond. Moi, du paradis de Mahomet, j'effeuillerai sur ton front les invisibles roses du bonheur! "

Le Coup de Sonnette

MONOLOGUE

On a sonné !.... Chut !..... Qui est-ce ?

La domestique bondit hors de la cuisine, s'essuyant les mains à son tablier... La voilà dans l'antichambre ; elle ouvre..... Une voix d'homme, quelques mots brefs échangés, la porte se referme.

Je me précipite.

—Rien.... Un monsieur qui s'est trompé d'étage.

—Chez qui allait-il ?

—Chez les Chabert.

Rosalie retourne à son fourneau ; je me replonge dans ma lecture, un peu fébrile encore, les paumes glacées.

Chaque fois, c'est la même angoisse ; il me faut un quart d'heure au moins pour me remettre et reconquérir mon calme.

Ceux-là qui souriront de ma faiblesse sont des gens très pressés qui, sans doute, passent leur vie dehors, au tracas de la rue et que le malheur de préférence aborde sur le boulevard, ou rattrappe quand ils sont en fiacre.

Pour moi, qui reste à la maison, je n'ai jamais pu entendre ce coup de timbre sans que mon cœur, assailli d'épouvante, ne tressautât dans ma poitrine. Les plus affolantes suppositions m'assiègent aussitôt. Est-ce une joie ou une tristesse qui vient de monter mon escalier ? Sera-t-il clément, le mystérieux visiteur, l'inconnu qui attend debout sur mon paillasson ? Oh ! comme j'ai peur de lui ! je le devine grand et fort, qui s'impatiente derrière cette mince planche, exigeant qu'on lui ouvre, résolu à sonner deux, trois, quatre fois si l'on ne se hâte d'accourir ! Je voudrais le recevoir à l'instant, de crainte qu'il ne s'exaspère, et je balance, néanmoins, jusqu'à la dernière minute, pressentant les plus terribles nouvelles, — la dépêche qu'on décolle d'une main tremblante, la lettre " personnelle " qui dit : " Venez vite ; peut-être arriverez-vous à temps !....", la mort sous pli timbré, ou par le fil télégraphique.

Toujours, je m'alarme à tort. C'est une invitation à dîner, le journal, ou bien le charbon, le bois, l'employé du gaz avec son carnet.

Mais il est un coup de timbre, un seul que je reconnais entre tous : celui de ma femme chérie !

Quand il éclate, musical et gai, comme sa voix, il emplit, de sonores vibrations notre appartement petit, et que j'écrive ou lise, je ne lève même pas la tête.

Elle sonne pourtant comme tout le monde!

Je me précipite.

—Rien.... Un monsieur qui s'est trompé d'étage.

—Chez qui allait-il ?

—Chez les Chabert.

Rosalie retourne à son fourneau ; je me replonge dans ma lecture, un peu fébrile encore, les paumes glacées.

Chaque fois, c'est la même angoisse ; il me faut un quart d'heure au moins pour me remettre et reconquérir mon calme.

Ceux-là qui souriront de ma faiblesse sont des gens très pressés qui, sans doute, passent leur vie dehors, au tracas de la rue et que le malheur de préférence aborde sur le boulevard, ou rattrappe quand ils sont en fiacre.

Pour moi, qui reste à la maison, je n'ai jamais pu entendre ce coup de timbre sans que mon cœur, assailli d'épouvante, ne tressautât dans ma poitrine. Les plus affolantes suppositions m'assiègent aussitôt. Est-ce une joie ou une tristesse qui vient de monter mon escalier ? Sera-t-il clément, le mystérieux visiteur, l'inconnu qui attend debout sur mon paillasson ? Oh ! comme j'ai peur de lui ! je le devine grand et fort, qui s'impatiente derrière cette mince planche, exigeant qu'on lui ouvre, résolu à sonner deux, trois, quatre fois si l'on ne se hâte d'accourir ! Je voudrais le recevoir à l'instant, de crainte qu'il ne s'exaspère, et je balance, néanmoins, jusqu'à la dernière minute, pressentant les plus terribles nouvelles, — la dépêche qu'on décolle d'une main tremblante, la lettre " personnelle " qui dit : " Venez vite ; peut-être arriverez-vous à temps !....", la mort sous pli timbré, ou par le fil télégraphique.

Toujours, je m'alarme à tort. C'est une invitation à dîner, le journal, ou bien le charbon, le bois, l'employé du gaz avec son carnet.

Mais il est un coup de timbre, un seul que je reconnais entre tous : celui de ma femme chérie !

Quand il éclate, musical et gai, comme sa voix, il emplit, de sonores vibrations notre appartement petit, et que j'écrive ou lise, je ne lève même pas la tête.

Elle sonne pourtant comme tout le monde!

Les aumônes

Les mendiants de Londres recueillent par année environ 2 millions et demi. A moins d'être un " propre à rien ", chacun d'eux se fait une moyenne de 35 francs par semaine. Les plus misérables d'apparence ont toujours de 100 à 300 francs sur eux. Il existe une "Société Internationale des Mendiants Professionnels". Un mendiant octogénaire de Pittsbourg, Peter Labauch, ayant été interné dans un asile d'aliénés, une perquisition effectuée à son domicile a amené la découverte de 600.000 francs en or et en billets de banque.

LA SEULE AMIE

Adieu l'été ! adieu le soleil qui réchauffe et fait volontiers croire à la persistance d'une jeunesse qui recule, cependant : adieu la douce saison des lentes paresses au bord des mers bergantes, — des courses au hasard dans les campagnes sereines, des errances attendries par les villes nouvelles, bornées de paysages d'autant plus regardés que jamais peut-être ils ne seront revus. La vie est courte à présent.

Oui, à présent que la trentième année s'efface loin derrière..... l'homme est une pierre sur une pente, dont la vitesse s'accroît à la descente, hélas !

..Voici l'automne : au long des arbres, l'humidité tenace des pluies renouvelées a fait monter la mousse verdâtre, et, sur les branches, les feuilles dernières sont rousses, comme à terre sont rousses les premières feuilles tombées.

C'est par cette pluie de rouille que vendredi, sous les platanes du bois, j'ai rencontré Frédéric, l'ami des anciens jours, dont le mouvement pour vivre me sépare des mois, malgré mes regrets, et les siens, sans doute.

Et je l'ai vu très pâle, vieilli, dans un vêtement noir, uniforme de deuil qui attriste les yeux.

Il me tendit une main molle, puis resta sans parler, l'esprit ailleurs : et tout un effondrement de cœur se lisait dans les traits, l'attitude de cet homme que je connus si bien .... Oui, depuis vingt ans, lui et les siens me sont intimes : or, je savais que dans sa famille personne n'était mort.... Aussi

—Pourquoi ce deuil ? lui dis-je.

Alors, il soupira profondément, hésita ; puis brusquement :

—Mme Priallat est morte, répondit-il à voix basse.

Mme Priallat, Jeannine Priallat ? Ce nom me rappelait tout un monde lointain d'impressions effacées, toute une gaieté d'autrefois, lorsqu'on était très jeune ... Je ne revoyais plus bien nettement la femme en question, mais des éclats de rire me sonnaient aux oreilles, frais et musicaux : un parfum me montait aux narines, à la fois très doux et très fort ; des blancheurs de robes voltigeaient sur un fond de mer bleue, dans le cadre d'un ciel d'or.

—Elle est morte .... murmurais-je au hasard, quand, comment ?

—Ah ! tu te souviens ... Eh bien ! c'est la semaine dernière

Un chaud et froid ... que sais-je .... En vingt-quatre heures, c'était fini.... fini pour elle.... et fini pour moi ... Oh ! bien fini.... Tu comprends cela j'espère ?

—Oui, oui, assurément ... Tu l'aimais....

—Hélas

—Elle t'aimait....

—Moi ! pas du tout.... En voilà une idée ! Est-ce qu'elle se doutait seulement.... Il n'aurait plus manqué que cela.... Tu es fou ! Elle, Jeannine ! m'aimer ! Ah ! grand Dieu !.... Pourquoi diable m'aurait-elle aimé ?

Je le pris par le bras, et l'entraînant dans une allée déserte :

—Voyons.... conte moi cela... Tu paraîs bien malade, mon pauvre ami, et ma vieille camaraderie exige des confidences : je connais un peu la vie, c'est mon métier, et je suis de bon conseil pour ceux que j'aime.... vide ton cœur ça soulage.... Va.... j'écoute.

—Soit ... ce sera long, et ça ne sera pas gai : mais c'est vrai, j'étouffe à pleurer seul, et, puisque le hasard t'envoie, tu es le bienvenu.

Ami, j'ai bien souffert !.... et cela justement parce que j'avais tout ce qu'il faut pour être heureux. Les dieux qui ont fait de ma vie un éternel loisir étaient des dieux perfides.... le véritable heureux est celui qu'une occupation journalière occupe esprit et corps et préserve des songes creux. Moi, dès vingt ans, tu le sais, je n'avais rien à faire.... qu'à suivre la fantaisie et le vent qui passe : mais toutes les fantaisies ne sont pas bleues ou roses, il y en a couleur de ténèbres : et s'il y a des brises, il est aussi des bises et des rafales. D'abord, j'ai fait comme tout le monde, j'ai vécu au hasard, multipliant les sottises, indifférent aux autres, à moi-même. Tu ne me quittais guère alors et je ne dirai rien de plus.... C'est vers la vingt-cinquième année que " mon secret " commença. Un été, sur la plage, tu t'en souviens, nous avons rencontré Jeannine, une jeune fille, presque une enfant encore.... Hein ! qu'elle était jolie ?....

—Oui, oui, je la revois, si brune et si blanche, avec des yeux d'azur, lumineux de gaieté, et des jupes collantes qui racontaient beaucoup....

—Tais-toi..... Deux mois, j'ai vécu dans son aire, et c'était doux et bon.... puis l'automne est venu, on s'est quitté cordialement en se jurant de se revoir à Paris ; mais l'existence est ainsi faite, on ne s'est pas revu. J'étais retombé dans l'habitude bête, et " je m'amusais ! "

Six mois plus tard, en ouvrant un journal, j'ai lu l'annonce banale du mariage de Jeannine avec Louis Priallat..... Et ces deux lignes m'ont fait un mal affreux.... J'ai ressenti comme un arrêt du cœur, avec un froid immense à l'âme : je comprenais tout d'un coup que je l'aimais, cette enfant rieuse, et que j'avais manqué ma vie..... Elle était mariée.

Je l'ai revue, l'année suivante, au bord de la même mer, pareille, dans le même décor immuable. Elle m'a tendu la main, loyalement, en bon garçon, et m'a présenté à son mari, qui, dès l'instant, me devint sympathique. Et, de nouveau nous avons respiré côte à côte, dans les errances flâneuses des grèves par les campagnes amies, où chaque coin de route, ou chaque buisson, ou chaque rocher gardait un souvenir, et le passé nous rapprochait encore, et les " vous rappelez-vous ? " étaient chargés de douceur. Mais quelqu'un se trouvait là, en plus, le mari, qui connaissait sa femme et n'était pas jaloux.

Chaque jour, je l'aimais mieux. pauvre Jeannine ! Le soir, quand ils rentraient ensemble, et que sur la porte de leur maison ils me tendaient la main, tous deux ensemble, je leur disais "bonne nuit" du fond du cœur, sans arrière-pensée, sans rancune, sans colère ; car je m'avouais forcément à moi-même que c'était bien ainsi, et que j'eusse été criminel en me plaignant du sort puisqu' " elle " était heureuse. Mais seul dans ma chambre d'hôtel, quelquefois j'ai pleuré. Pleurs lâches, versés sur moi-même, moi seul à plaindre et qui n'étais plaint que par moi.

Puis l'habitude est venue presque douce de souffrir, et sans autre désir que de souffrir encore, toujours de la même souffrance.

A Paris, j'ai continué à les voir, elle et lui, quatre fois par semaine ; j'étais de la maison ; en dehors de là, je n'existais plus : je traînais mon être désœuvré dans les anciennes routes, mais sans lever les yeux.

Et j'en suis arrivé peu à peu à ce phénomène inouï de vivre toujours avec elle, même quand je ne la voyais pas. Je m'endormais en l'évoquant ; et toute la nuit, mon rêve était plein d'elle.

Avec elle, dans l'hallucination d'un sommeil enfiévré, j'ai parcouru des pays merveilleux où la neige était rose et chaude sous les pas ; ensemble, nous avons cueilli des fleurs rares : les lis rouges du désir, les dahlias bleus de la chimère.... Nous avons volé librement, ivres d'espace, à travers les horizons sans fin, sans autre but que de fuir la terre, où l'amour est esclave et de nous perdre en haut dans une contemplation mutuelle qui se faisait extase.

Oui, la nuit, j'étais fou ... mais le jour, quand je me retrouvais " réellement " avec elle, je redevenais un homme aimable, volontiers causeur, et personne dans mes yeux n'a pu lire mon secret

Des ans, des ans, cela devait durer.

Je ne me plaignais plus. Le sommeil occupe une moitié de l'existence humaine. Pendant cette moitié j'étais divinement heureux ... et quel est l'homme qui pourrait en dire autant ?

Puis, d'abord cette démence m'avait paru sans solution autre que la mort ... peu à peu, j'apercevais une solution.

Nous vieillirions ainsi : moi l'adorant — elle sans rien savoir ; et, plus tard, quand elle aurait des cheveux blancs, et que ma passion serait morte d'elle-même, glacée par la vieillesse prochaine, je lui avouerais tout, et elle me bénirait pour cet immense amour dévoué jusqu'au silence, exquisement discret.

Frédéric s'arrêta un instant, puis, dans une explosion de colère subite, il cria en serrant les poings :

—Mais voici qu'elle est morte à présent ! Morte loin de moi, sans penser à moi, la main dans la main de son mari pleurant, éperdu..... Elle est morte en pleine jeunesse, en pleine beauté, me laissant en souvenir une image adorable, inaltérée, radieuse, impérieuse, souveraine !

Comment pourrais-je guérir à présent ? Et le matin, en me réveillant, je hurle : elle est morte !

Comprends-tu cela ?

Je porte son deuil. Hier, j'ai rencontré Priallat, aussi vieilli, aussi touché que moi..... A-t-il deviné quelque chose ? Je ne sais. Mais il est venu à moi les bras ouverts et nous avons sangloté l'un sur l'autre, tout haut sans honte, dans la curiosité ironique de la rue.

C'est tout ce qui me reste d'elle. — lui !

Frédéric se tut. Je risquai quelques conseils : la recherche d'un autre amour — le mariage même, la famille, les enfants.

Il haussa les épaules, et me regarda avec ce regard fixe, méprisant des incompris et s'éloigna lentement.

Depuis, je l'ai revu trois fois, ici ou là ; les trois fois, il donnait le bras à Louis Priallat, et ces deux hommes en deuil, également cassés, également finis, appuyés l'un à l'autre, s'en allaient au hasard sans prononcer un mot.

L'origine du golf

Ce jeu si à la mode a été, paraît-il, inventé par les bergers qui, lorsqu'un mouton s'est éloigné du troupeau, lui lancent une pierre, sans se baisser, du bout de leur bâton. Certains d'entre eux, devenus excessivement habiles dans ce sport, et particulièrement en Flandres, se réunissaient naguère pour lutter ainsi d'adresse et de vigueur.

La treille du roi

On connaît le fameux raisin du palais de Fontainebleau dont la récolte annuelle est un beau profit pour l'Etat. En Angleterre, la vigne mûrit moins bien. Pourtant à Hampton-Court, résidence royale voisine de Londres, une treille plantée depuis cent quarante ans porte chaque année plus de 300 grappes de raisin dont certaines pèsent un kilo. Le cep a plus d'un mètre de circonférence et la branche principale mesure 35 mètres de long. Les fruits servent à garnir la table du roi et le surplus est distribué dans les hospices et établissements charitables.